

MON PREMIER POSTE : UN CAS PEU ORDINAIRE !

Marie-Josette GROLLEAU- SYLVESTRE

En lisant la proposition d'Anne-Marie, je me suis dit que mon témoignage pouvait être un cas unique en son genre. Je vous le livre donc.

Ma scolarité terminée à l'Ecole Normale de Tarbes (Htes Pyrénées) –nous avons atterri à Lourdes en revenant d'Algérie- je suis allée rejoindre le département du Loiret où j'avais été reclassée.

Mon premier poste : DORDIVES, au nord de Montargis, sur la célèbre RN 7, à la limite de la Seine et Marne ; une bourgade très jolie, arrosée par le canal du Loing et traversée par une ancienne voie romaine, toute de pavés.



Une école à quatre classes, donc je n'étais pas seule ; j'avais une grande section et je partageais le CP avec une institutrice chevronnée, chargée également du CE1. Son mari faisait classe aux CE2-CM1 et la directrice aux CM2- Fin d'Etudes. Côté pédagogie, pas de souci. J'avais aussi le repas gratuit à la cantine contre la surveillance de l'interclasse.

Lorsque je découvris mon logement de fonction, mon enthousiasme s'atténa. Situé au-dessus de la Mairie, donc au premier étage, il se composait de deux pièces et une cuisine, qui servait aussi de salle de bain puisqu'elle possédait l'unique robinet d'eau froide de l'appartement. Une des deux chambres était inutilisable : le sol au fond de la pièce présentait une différence de niveau de 20 à 30 cm par rapport à la porte d'entrée. Les poutres de soutènement étant complètement gondolées, les tommettes se soulevaient et ne semblaient tenir que par le carton bourré dessous. Sentiment d'insécurité...Mais pas de problème, il restait l'autre chambre ; je l'ai meublée et occupée toute l'année. J'y accédais par un escalier droit situé entre la Mairie, à gauche, et un débarras commun dans lequel se trouvaient mes WC qui étaient aussi ceux de la Mairie. La porte d'entrée était juste en bas de l'escalier.

Première semaine de classe : tout va bien. Le dimanche arrive et je me promets d'aller visiter à pied-je n'ai aucun véhicule- les abords de cette petite ville. Il fait grand soleil, je partirai vers deux heures.

Mais c'était sans compter le siège que des jeunes gens ont tenu devant la mairie, m'appelant, disant qu'ils allaient monter, me demandant de leur ouvrir la porte. Une dizaine de godelureaux- je l'ai su le lendemain par mes collègues- habitués par la précédente institutrice à aller faire la fête chez elle, au grand dam des parents d'élèves. Je n'ai donné aucun signe de vie, le dimanche suivant tout était redevenu calme. Mais je me suis passée de sortie ce jour-là !

Là où les choses se corsent, c'est quinze jours plus tard, à l'approche de mes vingt ans.

Un dimanche soir, vers 22h, alors que je terminais mes préparations pour le lendemain, j'entends sous ma fenêtre le crissement des pneus d'une voiture qui s'arrête. Des portières claquent, des gens marchent sur les graviers devant la Mairie, et l'on frappe de grands coups à ma porte d'entrée au bas de l'immeuble. Je jette un œil prudent entre les

lames des volets, et j'aperçois un fourgon sombre garé devant la Mairie. Sur le côté du fourgon, des inscriptions dont je ne connais pas le sens : ONSER. Des hommes que je ne peux pas voir parlent en bas. La Mairie est ouverte, la lumière intérieure éclaire le trottoir. Enfin, je reconnais le Maire.

Je retourne à mon travail. Un moment après, le fourgon repart et je n'entends plus rien.

Lundi matin, je descends pour aller à l'école. Habituellement je m'arrête aux toilettes, dans le débarras. Mais ce matin-là, j'ai les bras chargés de cahiers et la porte du débarras est fermée. Réflexion faite, j'irai à l'école après avoir posé mes cahiers en classe. La récréation arrive ; l'assistante maternelle et moi sortons surveiller les enfants dans la cour. Martial, le garde-champêtre, sort de la mairie et vient, comme il le fait souvent, jusqu'à la grille pour nous saluer et échanger quelques mots avec nous. Il est très sympathique, jovial, le visage rouge du bon vivant qui ne refuse jamais un « p'tit verre ». En riant il s'adresse à moi :

-« Eh ben, y vous ont mis l'macchabée ? »

Je ne saisis pas ce qu'il veut dire, l'assistante maternelle non plus.

-« Ben voyons ! Hier soir, sulla nationale 7, y'a eu un accident ! A la sortie d' Dordives, vous savez, dans les virages ! Y'avait du brouillard, ça glissait, y'a un jeune de vingt ans qui s'est tué ! Y roulait trop vite ! Y vous l'ont mis là ! »

-« Où là ? Je ne comprends pas ce que vous me dites ! »

-« Mais dans vot' débarras ! ...Comme il est mort sulla commune, y fallait qu'illaissent là. C'est la loi ! »

Le ciel me tombait sur la tête. Dans mon débarras ? Et dire que si je n'avais pas été chargée des cahiers, j'entrais dans le débarras ce matin ! Rétrospectivement, j'ai connu la terreur de ma vie. A vingt ans, on n'est pas habitué à la mort, elle fait peur !

A midi, je devais remonter chez moi et donc passer à côté de ce débarras... La porte avait été laissée entrouverte, par qui ? J'ai aperçu un morceau de civière recouvert d'une couverture rouge et une odeur de formol ou d'éther flottait dans l'air. J'ai gravi l'escalier en courant et me suis enfermée à double tour. Mais il fallait redescendre pour surveiller la cantine !

L'après-midi, j'ai demandé au secrétaire de mairie si le corps devait rester là longtemps. Compréhensif, il m'a promis de le faire transférer dans la mairie pour la nuit. Mais c'était dans la salle... juste au-dessous de ma chambre. Durant deux nuits, il est resté là, et le jour, il retournait dans le débarras. Inutile de dire que j'ai cauchemardé longtemps... quand j'arrivais à m'endormir ! Le mercredi matin, les pompes funèbres sont venues et l'ont enfin emporté. Mais je n'ai pas remis les pieds dans le débarras de un mois !

Cet épisode- tragique, il faut le reconnaître- n'a pas été sans conséquence puisque j'ai développé une peur panique dès que j'entendais un bruit de moteur de voiture. Je me mettais à trembler sans pouvoir m'arrêter. Et, lorsqu'au retour de vacance ou de week-end prolongé je rentrais chez moi, par le train de 23h, l'angoisse me saisissait quand je glissais la clé dans la serrure, redoutant un nouvel accident. Aussi, lorsque j'ai changé de poste l'année suivante, grand a été mon soulagement.

La première question que j'ai posée à mon nouveau directeur (qui était également secrétaire de mairie) avant même de savoir quelle serait ma classe, a été la suivante :

- « Quand il y a un accident, où mettez-vous ceux qui se tuent sur la commune ? »

-« Pourquoi ? »

Devant son air ahuri, j'ai donné des explications. Il a été rassurant.

Et je suis restée trois ans dans ce poste, auprès de personnes particulièrement attentionnées dont je suis restée très proche, jusqu'à ce que je me marie et que je parte à Paris. Alors là, je n'ai plus rien redouté...avec Henri.

Vous voyez, ma mésaventure était peu commune. Quelqu'un dit mieux ?